

En mai 2017, Pauline Le Boulba et Laurent Pichaud ont partagé une soirée aux Laboratoires d'Aubervilliers. Celle-ci venait prolonger un dialogue qu'ils entretiennent depuis déjà quelques mois sur des questionnements autant méthodologiques, critiques qu'artistiques, et qui posent comme terrain commun le fait de travailler à partir, sur, autour de l'œuvre d'un-e autre artiste.

Cet été 2017, pour répondre à la proposition d'écrire un texte pour le *Journal des Laboratoires*, ils ont profité d'une coïncidence de calendrier. Comme chacun d'eux partait en voyage - Pauline Le Boulba, en Allemagne, afin de récolter des données pour son projet autour d'Alain Buffard, et Laurent Pichaud, aux États-Unis, pour rejoindre la chorégraphe Deborah Hay à Mad Brook Farm, dans le Vermont -, ils ont décidé de partager un même outil : le journal de bord.

Agencements de leurs enquêtes, fragments de leur recherche en cours, ces deux journaux donnent à lire la spécificité de leurs travaux et la pluralité des voix/voies qui composent leurs trajets respectifs. Deux larges extraits sont exposés ici en vis-à-vis, comme écho de ce dialogue toujours ouvert entre eux, sensible et réflexif.

LAURENT PICHAUD

MAD BROOK,
VERMONT,
AOÛT 2017

JOURNAL DE BORD

Published in Le
Journal des
Laboratoires
d'Aubervilliers,
2017, vol.
2017-2018, p. 5-7
which should be
cited to refer to this
work



dimanche 6 août 2017

REJOINDRE DEBORAH HAY
À MAD BROOK FARM

Avant d'arriver demain sur place, voilà ce que je sais et ne sais pas :

- Mad Brook Farm est un nom qui est très vite arrivé dans l'histoire de la danse lorsque nous nous sommes intéressés, en France, au milieu des années 1990, à la danse postmoderne américaine. C'était le lieu où Steve Paxton et Lisa Nelson continuaient de vivre. Il y avait un charme exotique à l'évocation de ce nom : des chorégraphes avant-gardistes américains, apparus au début des années 1960 à New York, vivent et travaillent dans une ferme perdue dans le Vermont, où leurs modes de vie et de danser ne font qu'un.
- Quand je rencontre Deborah Hay en 2006, elle m'apprend qu'elle fut « la première danseuse » à s'installer en 1970 dans ce lieu communautaire (hippie), rejointe ensuite, un temps, par Robert Rauschenberg et Steve Paxton. Elle y est arrivée pour fuir NYC et ce qu'elle n'aimait plus de la danse qu'elle y pratiquait alors.
- Je sais que Deborah a quitté Mad Brook en 1976 pour s'installer à Austin, Texas, où elle habite encore. Qu'elle y a déménagé « juste avant Halloween », à la fin du cycle annuel de son potager : une fois faites les récoltes et leur transformation en conserves.
- Depuis qu'elle est grand-mère (2008), Deborah retourne chaque été dans le Vermont. Elle y rejoint Savannah, sa fille, et Ella Jane, sa petite-fille. Et sa communauté d'amis, donc.
- Tout comme j'ai eu besoin d'aller à Findhorn, en Écosse, lorsque Deborah y activait le dernier *Solo Performance Commissioning Project*, en 2012, j'ai besoin d'aller voir enfin ce qu'est ce Mad Brook.

Je sais que le « biographique » n'est plus mon seul point de mémorisation quant au chemin de vie de Deborah. Maintenant que je suis lancé dans une recherche plus étoilée autour de son travail (ma thèse s'intitule pour l'instant : *Faire de l'in situ dans l'œuvre de Deborah Hay*), l'ami que je suis observe, enquête et précise au-delà des anecdotes entendues et/ou sollicitées auprès d'elle depuis 2006. Notre amitié s'enrichit puisqu'elle nous modifie.

C'est aussi le pourquoi de cette pratique du *Journal de bord* que j'active depuis quelques années. En distribuant graphiquement trois entrées simultanées en trois colonnes - Faits réels - Pensées réflexives - Sensations personnelles - je peux multiplier les points de vue sur ce réel auquel je participe. Cela me permet de naviguer entre les figures de l'artiste et du chercheur, figures en constante reconfiguration, chez moi.

lundi 7 août 2017

MAD BROOK FARM

Arrivée à l'adresse indiquée à 14 h 30 à bord de notre voiture louée. 2 h 30 pour faire le trajet de l'aéroport. Nous nous sommes perdus sur la route, si belle.

La porte est ouverte, personne. Dans l'entrée, je reconnais les chaussures de Deborah. Nous hésitons poliment à rentrer.

Deborah arrive en voiture quelques minutes plus tard, une serviette roulée sur la tête, Ella est à ses côtés. Elles rentrent du lac Willoughby où elles étaient parties nager, elles sont gelées, mais leur récit donne instinctivement envie d'aller y plonger aussi.

Nous sommes contents de nous revoir.

Ce que j'apprends :

- Mad Brook Road est le nom d'un chemin non goudronné qui distribue aujourd'hui quelques bâtisses. Il faut rouler sur deux autres chemins, à partir de la route 105 du Vermont, avant d'y accéder.

- Mad Brook Farm est le nom d'un *Land Trust* : immense portion de terrain achetée pour pas grand-chose en 1969 par un groupe d'étudiants de la Hartt School, département Art de l'université de Hartford, dans le Connecticut, dont certains l'administrent encore. Ils étaient/ sont artisans, charpentiers...
- Le Vermont était un territoire très abandonné à l'époque, le prix des terrains ridicule. Époque du retour à la terre. David Bradshaw, avec qui Deborah vivait à NYC, connaissait ce premier groupe de personnes, et venait les voir certains week-ends. En 1970, ils décident tous les deux de s'y installer.
- Originellement, sur ce terrain, il y avait une *barn* [grange] et la *main house* d'agriculteurs installés ici. Ces 2 bâtiments existent encore : la *main house* est le lieu où sont accueillis les guests. La *barn* ne tombe pas encore en ruine, mais est assez abîmée. C'est pourtant l'endroit le plus incroyablement symbolique de Mad Brook : découpée au fur et à mesure en « appartements », elle a accueilli tous les membres de cette *commune* hippie avant qu'ils ne construisent leur propre espace plus loin. L'eau courante n'était disponible que dans la *main house*, les hivers très rigoureux étaient difficiles à traverser. Deborah, quand elle en parle, dit qu'elle y a « campé pendant 6 ans et demi ».

Premières visites : Donna Jean Rogers. Lisa Nelson et Steve Paxton sont prévus plus tard et après-midi.

Donna Jean est l'illustratrice du premier livre de Deborah sur ses Ten Circle Dances for Everybody, 1976. Quand nous arrivons, elle est allongée sur son canapé, au milieu de ses tableaux fleuris. Cheville bandée, un livre à ses côtés, je crois qu'on l'a réveillée. L'ambiance est cottage britannique. Il pleut.

**

Quinze jours après cette visite, je suis au Lincoln Center de New York. J'y revois la captation vidéo d'un solo de Deborah, tournée au début des années 1980 à Mad Brook. Je découvre avec surprise qu'il est filmé dans la maison de Donna Jean : l'aménagement intérieur a peu changé - le même canapé qui fait face à la porte d'entrée, l'escalier circulaire en bois qui monte à l'étage, la grande fenêtre à petits carreaux qui donne sur le jardin.

Je regarde cette vidéo autant pour la danse que pour ce qu'elle documente de Mad Brook. De fait, sur les 27 minutes de la vidéo, 11 minutes montrent Deborah parlant avec sa communauté d'amis/spectateurs. C'est un vrai document Art et Vie.

The Well, 26 juin 1983.

La fiche de présentation indique : « Video by Lydia Nelson ». Serait-ce Lisa Nelson mal orthographiée ? Elle qui me dira qu'elle a beaucoup filmé dans sa vie ?

Premier plan : couverture d'un livre, *The Times - Atlas of the World*. Scènes d'intérieur : des personnes arrivent, des enfants sont déjà présents. Portraits sur canapé. Steve Paxton, un verre à la main. « Hey Steve, quelqu'un est déjà assis à cet endroit ! » Le tapis aux grosses fleurs roses molletonnées. Très courts plans, la caméra occupe le temps. Pauline Oliveros, silencieuse, accordéon sur les genoux. Souvent cadrée au niveau du visage - yeux à l'intérieur et sourire social timide -, ou au niveau de ses pieds nus, ancrés dans le tapis. Silences d'attente dirigés vers Deborah :
— **Deborah** : Dans mon rêve de la nuit dernière...
— **Voix féminine** : C'était quoi, le début ?
— **Deborah** : Le début était - oh, c'était vraiment un beau rêve - avec les hommes de la grange qui marchaient à quatre pattes l'hiver - vêtements lourds de l'hiver - et grimpaient dans la pièce de ce type,

où Pauline et moi sommes restées, entre le toit et le [. ?], et John Rogers regardait juste Sue Williams puis s'est approché de moi comme ça [elle place ses deux mains au niveau de son ventre] comme si je pouvais le remplir avec de l'espace ou autre chose, et nous nous sommes serrés dans les bras et avons commencé cette belle valse ensemble, et Donna Jean s'est approchée et a commencé à danser avec nous aussi, et à donner des petits coups avec ses fesses contre les miennes, et cela m'a fait tomber contre John Rogers et j'avais le nez coincé contre sa poitrine, et on a commencé à rire [tout le monde rit]... et alors les hommes ont encore quitté la pièce, et sont repartis escalader les murs pour grimper dans des camions - ils portaient en ville pour reconstruire une grange et ils devaient y chercher du matériel...

Quand Deborah retire son vêtement, elle retire aussi une poussière sur le bout de sa langue. Puis s'essuie les yeux longuement. Les souffles de l'accordéon de Pauline commencent à prendre l'espace. Début de la danse. Deborah en position : mains posées au sol, paumes ouvertes, jambes tendues, regard vers le bas. On dit : « Chut ! » à un-e enfant. La caméra cherche où poser nos regards, gros plan : pieds, figures fleuries du tapis, visages de spectateurs.

Quel est le contexte de cette représentation ? Celui d'une amie qui vient partager une nouvelle danse avec son ancienne communauté ? D'après la chronologie que je tiens à jour, je sais que le solo The Well a été créé en janvier 1983, six mois avant cette « représentation ».

Deborah se relève, sa chevelure crépue est immense. Filmée en contre-plongée, elle se détache sur le plafond jauni par la lumière intérieure tiède. Son visage se tourne vers le haut, il y aura plusieurs autres moments où le crâne va ainsi relâcher son poids vers l'extatisme. La caméra filme ce qu'un spectateur de théâtre ne verrait pas : un geste des mains qui tendent les bras vers l'avant alors que Deborah tourne le dos à la majorité des spectateurs. Les paumes des mains vont doucement se faire face et étirer les bras sur les côtés puis vers l'arrière du corps, jusqu'à bloquer les épaules dans une extension maximale. Seul le torse peut maintenant agir et se secoue. Coïncidence : à travers la fenêtre, les branches sont secouées par le vent. Le corps renversé, à genoux, la danseuse est bouche ouverte, absorbante, le visage puits...

C'est le moment où je « crée » le titre du solo : The Well [Le puits]. Alors que cette image s'inscrit en moi, la caméra pense qu'il faut favoriser les mains et je quitte à regret le confort de mon imaginaire.

Je suis aussi parfois happé par le hors-cadre. Quand Deborah « tourne le dos » aux spectateurs, je sais qu'elle fait face à l'angle où étaient accrochés certains tableaux de Donna Jean lors de notre visite. Tableaux inspirés par l'impressionnisme ou par Van Gogh, des scènes d'intérieur, bohèmes. Tous comportent néanmoins sa « signature » : un corbeau est systématiquement ajouté à la scène.

Suit une série de rebonds sur les genoux, les fesses... bas du corps malmené. Secousses absorbées par l'épaisseur du tapis. Ce climax tonique dure et s'accélère jusqu'à isoler les épaules. Alors que le reste du corps s'apaise, celles-ci maintiennent un *beat* répétitif. Un cheval au galop.

Dans le champ en face, il y avait deux chevaux, ou peut-être était-ce la vache de Mad Brook, celle qui s'est fait attaquer par un pitbull la semaine dernière, ce qui a provoqué automatiquement l'exclusion de sa propriétaire. Gestion

communautaire.

Je joue avec les mots : un pit, c'est aussi l'autre terme pour désigner un puits. Le taureau du puits.

Le visage : bouche active, claquant nerveusement comme un chat agacé de ne pas attraper une mouche. Impossibilité de cadrer, on court derrière la caméra qui court derrière les gestes de la danseuse. On la retrouve au sol, allongée, tête vers les pieds - de la chaise - et de Pauline. Nouvelle bouche, poissonneuse, puisant à la surface de l'air.

Un-e enfant anticipe spontanément la fin de la danse et crie. Courts applaudissements. Deborah se redresse, geste machinal des mains vers sa coiffure.

— **Une voix :** Merci

— **Deborah (doucement) :** Merci

— **Voix d'enfant :** Cela m'a rappelé un animal mort...

Tout n'est pas compréhensible, mauvaise qualité du son et de l'image, mais aucun retour d'adultes sur ce qui vient de se passer, la soirée se prolonge.

Chacun dans son élément parle à son voisin. Paxton, verre à la main, assis, une femme à ses côtés. Son de l'accordéon par-dessus ces paroles d'amitiés. Mais qui joue alors ? Ce n'est pas Pauline, elle a un verre à la main... Des corps d'adultes jouent sur un canapé avec des corps d'enfants. Arrêt net.

mardi 8 août 2017
MAD BROOK FARM

Réveillé, communautaire, à 5 h 30, j'écoute Deborah commencer sa journée dans la pièce à côté.

Matinée à écrire le journal d'hier, mais journée un peu éclatée. Jetlag session. Hier était si intensément historique et perceptif ! Je me sens aujourd'hui loin de toute acuité. Devant mon ordi, des souvenirs remontent quand même. Ils apparaissent juste comme des photos faibles, cadrées par un autre regard que le mien.

Soirée parfaite : on joue au Mõlky. Un jeu d'origine finlandaise que Deborah a appris lorsqu'elle était en Suisse, le mois dernier.

Juin 2017, RV Skype avec Deborah. Elle est à Lausanne, pour créer une pièce pour les étudiants du *bachelor* Danse de La Manufacture. Elle est très heureuse de cette expérience, elle a eu l'idée de passer du temps hors travail avec chacun d'eux, sous un protocole particulier : tous doivent lui apprendre quelque chose.

Cela fait longtemps que nous ne nous sommes pas parlé. Elle est rayonnante, et m'annonce de but en blanc qu'elle est dans la dernière période de sa vie, qu'elle a envie de se faire plaisir, et que l'espace le plus épanouissant pour elle est la transmission. Que créer devient peut-être secondaire.

Quinze jours plus tard, à Paris, devant son groupe de stagiaires du CN D, elle le redit autrement : c'est seulement maintenant, face à cette génération de jeunes danseurs, qu'elle a enfin l'impression que ce qu'elle a à offrir est entendu. Qu'elle n'a plus à lutter pour faire entendre ses idées et son processus de travail. Émotion dans la voix, je ne sais pas si je suis le seul à l'entendre. Mais je suis sans doute un des seuls à pouvoir comprendre d'où elle parle. Je pense sur le coup à prendre des notes sur toutes nos conversations - Skype ou réel. Pour affiner mes souvenirs futurs, pour témoigner de notre amitié, pour toutes les raisons que je n'ai pas encore envie de connaître. Il y a dans cette distance pudique la place de l'historicité : essayer d'être discret, ne pas se sentir biographe, besoin de mettre de l'ordre dans tout ce que j'entends de Deborah. Pas d'ordre, non ; du contexte, de l'imaginaire, des « ponts », comme elle dit.

La lumière du soir est incroyable, rasante, et un homme moissonne le champ d'en face. On est toutes narines dehors, à compter nos points en rigolant.

mercredi 9 août 2017
MAD BROOK FARM

• Discussion matinale avec Deborah, besoin de précisions sur différents documents d'archives collectés récemment.

Départ demain. Avant dîner, j'erre autour et dans la barn pour faire des photos. Arrivé dans un des espaces à l'angle de la bâtisse, j'aperçois par hasard Steve dans son potager. Cette surprise m'arrête, je ne sais pas quoi faire de cette situation de voyeur qui pourrait s'organiser. Je suis caché par les vitres sales ou cassées de la pièce. Je m'approcherai plus tard pour aller le saluer, mais il semble être parti. En fait non, il est juste assis, retirant les mauvaises herbes tout aussi lentement. Il ne m'entend pas le saluer et je pars prolonger mon reportage photographique. Lisa apparaît sur le perron de sa maison, je la salue de loin et descends la rejoindre pour lui dire au revoir. On parle de ses projets - le jeu vidéo autour des Tuning Scores avec Contredanse, où elle essaye d'apporter « le plus de kinesthésie possible », et sa collaboration avec Myriam Van Imschoot. On médite sur ces nouvelles formes de documentation d'artistes sur d'autres artistes. Elle me dit que l'archivage ne l'intéresse pas, qu'elle est fatiguée

des archives, elle qui a tout filmé pendant des années autour des pratiques de l'impro pour les video feedbacks. Numériser prend du temps et de l'argent.

Être présent à Mad Brook, dans la vie quotidienne de Deborah Hay, Steve Paxton, Lisa Nelson, est une expérience un peu hors sol. Je suis à la fois happé par le calme quotidien qu'ils s'organisent et stimulé par la dimension historicisante qui excite mon regard. Sans doute interrogerai-je plus tard cette relation générationnelle entre ces artistes postmodernes et ma génération dite des années 1990. Découvrir leurs travaux a été décisif, même si nous n'en sommes pas pour autant des suiveurs. Nos actualités leur ont permis d'être étudiés et transmis, ils nous ouvrent les portes de leurs archives. D'une certaine manière, de par le répondant réciproque, nous avons affirmé nos différences, et sommes en train d'inventer une autre manière de pratiquer l'histoire de la danse.

Je ne me suis jamais senti autant complémentaire avec un-e autre artiste qu'avec Deborah : mes outils de *l'in situ* n'appartiennent pas à ses propres processus, mais ils m'ont aidé à lire ses propositions scéniques et à accompagner mes propositions d'assistant chorégraphique. Lire et traduire ses écrits a renforcé mon goût de la documentation artistique. Danser pour et *via* elle m'a donné confiance et fait revenir vers des processus personnels que j'avais mis de côté parce qu'ils n'avaient pas été validés par le milieu professionnel dans lequel j'évoluais à l'époque. Elle m'apprend sans le vouloir, je lui réponds sans le devoir.

Mais si je mets un peu de côté cette connivence qui m'a conduit jusqu'ici, qu'est-ce que visiter Mad Brook Farm ?

De fait, si j'étais ce nom de ce récit, je serais simplement à la campagne auprès d'amis un peu plus âgés que moi, qui parlent une langue qui me fait manquer certaines nuances et certaines blagues, mais qui savent accueillir mon accent avec quelques sourires complices. Je mange avec Deborah, partage sa maison, sa salle de bains, ses repas. Je rends visite à ses amis qui habitent 100 m plus bas ou 350 m plus haut. Je m'inscris dans une gestion du quotidien : faire des courses à quelques miles d'ici, dire bonjour aux autres conducteurs, remplir la cuve d'eau après mes douches et la vaisselle, jouer avec sa petite-fille...

À la droite de la table où j'ai posé mon ordinateur, une fenêtre s'ouvre sur la verdure du Vermont. Je cherche parfois un mot ou mon oubli dans les fougères et le vent qui retourne les feuilles de certains arbres sur leur face argentée.

Je joue avec les souvenirs que je suis en train de construire ici. Ils appartiennent déjà à un vécu « confondu », comme dirait Kaprow. À la fois personnels et artistiques, ils sont au travail, façonnés par le littéraire et le réflexif.

jeudi 10 août 2017
MAD BROOK FARM, PUIS BURLINGTON AIRPORT, PUIS NYC

Lever tôt. Entre deux empaquetages, je sors inspirer l'air matinal, la fraîcheur rosée, marcher au soleil levant.

Prêts à partir à 7 h 45 pour notre vol de midi à Burlington. Sur le perron, Deborah et Ella nous font signe de la main. Je n'ai pas le temps de dégainer mon appareil photo. Je mémorise.



Le barn (grange) au premier plan © Laurent Pichaud